

## Sommaire

Apprendre des luttes passées — 7

Rompre le charme — 81

Combattre le désespoir — 169

*Post-scriptum* — 186

Notes — 191



## Apprendre des luttes passées

Au dernier jour des négociations, nous nous sommes préparés pour notre action la plus audacieuse. Depuis une semaine, nous campions dans un gymnase miteux de l'est de la ville. Mes amis et moi avions débarqué dans un vieux bus délabré – il avait perdu son pot d'échappement sur la route au milieu de la nuit – mais en nous dispersant sur les terrains de sport du centre, nous avons senti monter en nous l'excitation d'un autre monde : là où nous venions d'entrer, le *business-as-usual* avait été suspendu. Une cuisine collective servait de la nourriture végétarienne. Des assemblées étaient ouvertes à quiconque avait quelque chose à dire. Dans un atelier, un homme venu du Bangladesh exposait les conséquences dévastatrices de la montée du niveau des eaux pour son pays; dans un autre, des délégués des micro-États insulaires étaient venus nous dire leur détresse et leur soutien. Avec mes amis, nous avons obtenu une audience auprès de notre ministre de l'Environnement où nous l'avons exhortée à revoir ses ambitions à la hausse. Après tout, la science était formelle depuis longtemps déjà.

## *Comment saboter un pipeline*

Un jour nous avons déferlé depuis différentes bouches de métro sur un carrefour stratégique au cœur de la ville et bloqué la circulation avec des banderoles appelant à la réduction drastique des émissions. Des militants jouaient de la guitare et du violon, d'autres dansaient ; certains jonglaient ; certains tendaient des graines de tournesol à des automobilistes furieux. Nous n'avions pas l'intention d'affronter la police ni qui que ce soit ; nous préférions nous faire arrêter que lancer une bouteille ou une pierre. Le lendemain, nous avons installé un dispositif théâtral sophistiqué sur une grande artère. Déguisés en arbres, en fleurs, en animaux, nous nous sommes étendus sur le goudron pour nous faire écraser par un véhicule de bois et de carton symbolisant le *business-as-usual*. Enjambant dans l'indifférence nos corps aplatis, de faux délégués de l'ONU portaient des pancartes sur lesquels on pouvait lire « bla-bla-bla ».

C'était maintenant le dernier jour des négociations. Des bus loués pour l'occasion nous ont acheminés à proximité du site. Au signal, nous avons marché sur le bâtiment et tenté d'empêcher les délégués de quitter les lieux en nous enchaînant aux portes et en nous couchant par terre, aux cris de : « Plus de bla-bla, des actes ! Plus de bla-bla, des actes ! »

Nous étions alors en 1995. C'était la COP1, la toute première d'une série de sommets de l'ONU sur le climat, à Berlin. Les délégués sont sortis

par une porte de service. Depuis, les émissions annuelles de CO<sub>2</sub> dans le monde ont augmenté de 60 pour cent<sup>1</sup>. L'année de ce sommet, la combustion d'énergies fossiles a relâché 6 gigatonnes de carbone dans l'atmosphère ; en 2018, ce chiffre est passé à 10. Dans les vingt-cinq ans qui ont suivi la dérobade des délégués, on a tiré plus de carbone des réserves souterraines que dans les soixante-quinze qui ont précédé leur rencontre.

Depuis la COP1, les États-Unis ont intensifié l'extraction de combustible fossile, redevenant le premier producteur mondial de pétrole et de gaz ; abritant déjà le plus grand réseau de pipelines du monde, ils l'ont encore étendu de plus de 1,2 millions de kilomètres, multipliant et prolongeant les tuyaux à haute pression pour jeter toujours plus d'huile sur le feu<sup>2</sup>. L'Allemagne a continué à sortir de terre chaque année près de 200 millions de tonnes de lignite – le plus sale de tous les combustibles fossiles. Les mines à ciel ouvert avancent sans relâche, des forêts et des villages sont détruits pour laisser les excavatrices pelleter toujours plus de roche tendre à enflammer. Depuis la COP1, mon propre pays, la Suède, s'est lancé dans l'un des plus gros projets d'infrastructure de son histoire : une immense rocade. Rien d'extraordinaire, juste une autoroute de plus. Enroulée autour de Stockholm, elle est censée permettre la circulation de plus de voitures qui cracheront encore plus de millions de tonnes de l'élément propulseur. La

### *Comment saboter un pipeline*

COP1 a pris fin en avril 1995 ; la concentration de CO2 dans l'atmosphère s'élevait alors à 363 parties par million (ppm)<sup>3</sup>. En avril 2018, elle était au-delà de 410 ppm.

Un nuage de fumée tournoie au-dessus de la Sibérie tandis que j'écris ces mots<sup>4</sup>. C'est la conséquence de feux de forêt d'une ampleur et d'une violence sans précédent au-delà du cercle polaire arctique ; pendant des semaines, les flammes ont ravagé ces forêts censées être les plus froides du globe et lâché dans l'air des panaches formant une immense masse de suie. Ce nuage est désormais plus vaste que l'Union européenne. Avant qu'il ne se dissipe, des étendues entières d'Amazonie s'enflamment et sont réduites en cendres à une vitesse encore jamais vue.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que les classes dirigeantes de ce monde sont restées sourdes à ces signaux. Si elles ont jamais eu un peu de bon sens, elles l'ont aujourd'hui totalement perdu. Elles ne sont pas troublées par l'odeur des arbres en flammes. Elles ne s'inquiètent pas à la vue des îles qui sombrent ; elles ne fuient pas le grondement de l'ouragan qui approche ; leurs doigts n'ont jamais à toucher les tiges des moissons flétries ; leurs bouches ne s'assèchent pas après une journée sans rien à boire. Il serait bien sûr parfaitement vain d'en appeler à leur raison et à leur sagesse. Si tant est qu'elles disposent encore de telles aptitudes à entrer en relation avec la réalité qui les entoure,

c'est le dévouement à l'accumulation infinie du capital qui l'emporte chaque fois. Après ces trois dernières décennies, il ne fait aucun doute que les classes dirigeantes sont foncièrement incapables de répondre à la catastrophe autrement qu'en la précipitant; d'elles-mêmes, par leur propre compulsion interne, elles ne peuvent que continuer à tracer leur chemin de feu jusqu'au bout.

Et donc nous sommes toujours là. Nous dressons nos campements de solutions durables. Nous faisons tourner nos cantines véganes et tenons nos assemblées. Nous manifestons, nous bloquons, nous montons des pièces de théâtre, nous adressons des listes de revendications à des ministres, nous nous enchaînons aux grilles, nous nous collons au bitume, nous manifestons à nouveau le lendemain. Nous sommes toujours parfaitement, impeccablement pacifiques. Nous sommes plus nombreux, incomparablement plus nombreux. Il y a maintenant un ton de désespoir dans nos voix; nous parlons d'extinction et d'avenir annulé. Et pourtant, les affaires continuent tout à fait comme avant – *business as usual*.

À quel moment nous déciderons-nous à passer au stade supérieur? Quand conclurons-nous que le temps est venu d'essayer autre chose? Quand commencerons-nous à nous en prendre physiquement aux choses qui consomment cette planète – la seule sur laquelle les humains et des millions d'autres espèces peuvent vivre – et à les

## *Comment saboter un pipeline*

détruire de nos propres mains ? Y a-t-il une bonne raison d'avoir attendu si longtemps ?

\*

Pendant l'été 2017, le golfe du Mexique a emmagasiné une quantité record de chaleur<sup>5</sup>. Ses eaux de surface n'avaient jamais été aussi chaudes. Quand les ouragans saisonniers ont commencé à se rassembler, ils ont tiré une partie de cette énergie excédentaire pour nourrir leur mouvement et leurs pluies. Le 18 septembre, le huitième ouragan de la saison, baptisé Maria, est soudain passé de catégorie 1 en catégorie 5 et a pris la forme, sur les images satellite, d'une monstrueuse lame de scie. Elle s'est abattue sur l'île antillaise de la Dominique et l'a anéantie<sup>6</sup>. La forêt tropicale qui couvrait les collines a été rasée, les arbres abattus et jetés à la mer, l'île privée de sa végétation emblématique en l'espace de quelques heures ; les bâtiments ont été soufflés comme des pailletes. Les estimations de la proportion de maisons anéanties ou gravement endommagées variaient de 60 à 97 pour cent. Par la suite, des tas de débris – toits, briques, meubles, câbles, canalisations, l'infrastructure en poussière d'une nation entière – jonchaient l'île. L'un de ceux qui ont perdu leur maison ce jour-là est le Premier ministre de la Dominique, Roosevelt Skerrit, qui, quatre jours après l'arrivée de Maria, a pris la parole à l'Assemblée générale des Nations unies.